porte que, le lendemain de la victoire d'Eylau, Napoléon, visitant le champ de bataille, ne put maîtriser son émotion et s'écria : « Si tous les rois de la terre pouvaient contempler un pareil spectacle, ils seraient moins avides de guerres et de conquêtes! » Telles sont les paroles dont la peinture a entrepris de perpétuer le souvenir. Le sujet fut mis au concours en 1807; Denon, directeur général des musées, rédigea un programme fort détaillé; vingt-cinq artistes concoururent. L'Académie décerna le prix à Gros; Meynier obtint le premier accessit; Thévenin le second. Afin de faire ressortir toute l'horreur de la guerre, ces deux peintres avaient jugé à propos de couvrir de larges plaques de sang la neige amoncelée; ils ne produisirent ainsi qu'un effet discordant et repoussant. Gros, au contraire, avec beaucoup plus de sobriété, sut fixer sur la toile l'image de la destruction, et rendre toutes les tristesses, toutes les désolations du champ de bataille. Sa composition est habilement ordonnée, et, tout en se conformant au programme de Denon, il a grandi la scène par l'élévation et la puissance de sa propre pensée. Ce programme avait donné une importance excessive à une anecdote : « Le moment, disait-il, est celui où, Sa Majesté visitant le champ de bataille d'Eylau pour faire distribuer des secours aux blessés, un jeune hussard lithuanien, auquel un boulet avait emporté le genou, se soulève à la vue de l'empereur et lui dit : « César, tu » veux que je vive; eh bien! qu'on me guérisse, » je te servirai fidèlement comme j'ai servi » Alexandre. » Gros retraça ce curieux épisode; mais il avait bien compris que ce n'était pas là le fait capital d'une si grande et si terrible journée. « Le côté vraiment historique de ce désastre, dit M. Charles Blanc, c'était la douleur dont Napoléon se sentit ému au spectacle de tant d'horreur, sentiment nouveau dans l'âme d'un conquérant, et auquel se mêlait peut-être une pensée décourageante. Aussi la beauté, la lumière, l'intérêt, tout a été réservé par le peintre pour cette figure de l'empereur, une des plus sublimes que le pinceau de l'homme ait créées. Rien ne distrait l'attention, rien ne l'empêche de se reporter sur la figure pâle de Napoléon, dont le regard attristé se lève au ciel et semble y chercher une étoile disparue. » Mais décrivons le tableau,

Vêtu d'une pelisse de satin gris bordée de fourrures et coiffé du chapeau historique, Napoléon occupe presque le centre de la composition, monté sur un cheval dont la robe isabelle tranche sur les robes foncées des chevaux de l'état-major. Sa main gauche laisse flotter les rênes; la droite se tend, avec un geste de compassion, vers le jeune hussard lithuanien, qu'un aide soutient par les épaules et dont un autre aide panse le genou sous la direction du chirurgien en chef Percy. A la vue de l'empereur, le blessé pose la main sur son cœur en signe de reconnaissance et de dévouement. D'autres vaincus s'approchent ou plutôt se traînent vers Napoléon : l'un l'implore, en joignant les mains; l'autre l'admire; un troisième baise respectueusement son genou.

Parmi les généraux qui escortent l'empereur, on distingue, à gauche, Berthier, Bessières, Caulaincourt; à droite, Soult, Davout et Murat. Celui-ci, vêtu d'une pelisse fourrée et coiffé d'une toque ponceau à plumet blanc, caracole sur un cheval magnifiquement harnaché, qui fait presque tête à celui que monte Napoléon.

Sur le devant du tableau sont entassés pêle-mêle les blessés et les morts. Quelques cadavres sont à moitié recouverts par la neige qui leur sert de linceul. Tout à fait à notre gauche, un chirurgien cherche à dégager et à relever un blessé qui s'agite convulsivement la face contre terre, sous un cadavre dont on ne voit que les jambes; un aide, portant un sac sur l'épaule, tend une gourde pleine d'une liqueur réconfortante. Toujours au premier plan, en avant de l'empereur, un autre blessé, gisant au milieu d'un monceau de cadavres, soulève péniblement sa tête et étend son bras droit vers Napoléon, en signe de détresse et d'espoir. Parmi les cadavres sous le poids desquels il est affaissé, on remarque un soldat russe dont la face tournée vers le ciel porte encore l'empreinte de la menace, et dont le corps inanimé se dessine en un savant raccourci; entre ses genoux repose un fusil armé de la baïonnette; sous lui est couché, la joue contre le sol, un dragon français dont la main crispée par la mort étreint encore un drapeau enlevé à l'ennemi. A la droite de ce groupe, trois chirurgiens soignent avec empressement des blessés russes; l'un de ceux-ci repousse avec une défiance brutale le secours offert; un autre, au contraire, s'abandonne avec une sécurité complète à des soins intelligents et semble vouloir expliquer à son camarade le peu de fondement de ses soupçons injurieux; un troisième, levant les mains en l'air en signe de souffrance, paraît uniquement préoccupé de l'opération dont il est l'objet.

Au troisième plan, à droite, un canonnier est étendu mort sur sa pièce. Plus loin, deux chasseurs de la garde placent sur un de leurs chevaux un grenadier russe incapable de se rendre à pied à l'ambulance; d'autres soldats français emportent sur leurs épaules un ennemi affaibli par le sang qu'il a perdu. Près de là, deux chasseurs à cheval, la carabine au poing, sont en vedette. Un aide de camp s'éloigne au galop et se dirige vers le fond où, en avant du village d'Eylau qui brûle, des prisonniers de guerre défilent sur le front des troupes françaises rangées en ligne de bataille. Çà et là, à travers les champs tapissés de neige, gisent des cadavres d'hommes et de chevaux, des rangs entiers de soldats fauchés par la mitraille.

Tout, dans cette vaste toile, inspire la compassion, l'horreur : « Il est impossible, dit M. Ch. Blanc, de ne pas éprouver un serrement de cœur à la vue de tant de cadavres déjà recouverts d'un linceul de neige, de tant de blessés que la douleur déchire, que le froid va pétrifier. Non, tous les livres de philosophie ne vaudraient pas, pour l'enseignement des ambitieux, un seul regard fixé sur cette image de deuil. Ainsi, chose merveilleuse, pendant que son pinceau s'attaquait seulement à l'énergique vérité, l'artiste, à son insu peut-être, a rencontré une pensée morale qui plane sur tout le tableau. Et, pour comble d'émotion, Gros a imprimé l'expression du découragement le plus amer sur le front de l'empereur lui-même, de l'empereur si accoutumé à de pareils spectacles, si bien cuirassé à l'endroit de la compassion vulgaire.

» Les personnes qui aiment la peinture bien sage et bien propre ont blâmé les cadavres entassés du premier plan et les barbares figures des blessés de l'armée russe. Il me semble, au contraire, que le choix de ces grossiers modèles, accusés dans toute leur rudesse, est parfaitement justifié. La présence de ces Moscovites aux larges pommettes, à la mine verdâtre, localise encore mieux la scène que ne font la neige et le ciel. Une affreuse journée d'hiver peut avoir le même aspect en divers pays; mais de pareilles races d'hommes ne sauraient vivre que dans les empires du nord. Cosaques, Lithuaniens, Polonais, habitants de la Sibérie ou du Caucase, ce n'est pas tant le bonnet de fourrures, le baudrier, la forme du shako, la coupe du dolman qui distinguent ces guerriers; leur nationalité se trahit encore mieux par leur masque épais et large, par le ton fauve de leur chevelure, par la fadeur de leur teint, qui tranche si nettement avec la peau plus fine des officiers français, dont la joue est colorée par le froid. Ah! sans doute, cette confusion de cadavres et de moribonds est horrible; mais, pour émouvoir, y avait-il rien de mieux à faire en cette circonstance que d'être vrai? Et une vérité saisissante n'était-elle pas ici l'intérêt, la philosophie même du tableau? » M. Maxime Du Camp a fait, au sujet de ce tableau, les réflexions suivantes : « L'artiste avait à lutter contre la difficulté des teintes uniformément gris sale d'une neige longtemps piétinée. Aussi il s'est tenu dans une gamme de tons attristés qu'il a su harmoniser entre eux avec une rare habileté, et dont la note la plus haute se trouve dans le cheval isabelle que monte l'empereur. A l'aide de ce tableau, on pourrait faire facilement un cours d'ethnographie des races du Nord, tant les différents types de la nation slave sont exprimés avec une connaissance intime du sujet. Tout, dans cette vaste composition, a été amené à un point de perfection extrême, depuis les premiers plans chargés de cadavres et de blessés athlétiques jusqu'aux fonds qui vont se perdre derrière le village incendié pendant la bataille, et où manœuvrent, sur une neige ensanglantée, les débris de cette douteuse victoire. Malgré le soin que le peintre a donné à l'ensemble de son œuvre, on voit que tout son intérêt s'est porté, à son insu peut-être, sur le personnage de l'empereur. Anticipant, pour ainsi dire, sur l'avenir, qui devait avoir pour cet homme extraordinaire un extraordinaire enthousiasme, Gros a peint en quelque sorte un Napoléon légendaire et comme divinisé. Il y a dans cette tête pâle, émue de pitié, levant vers le ciel des yeux chargés d'ennuis, il y a je ne sais quelle vague inquiétude, quelle appréhension sourde, quelle perception confuse d'une destinée amère infligée en punition de tant de sang versé. En regardant ces blessés morfondus qui se traînent vers lui avec des gémissements, Napoléon semble se demander s'il n'a pas fait fausse route et si elle est bien enviable cette gloire de pousser sans cesse les hommes les uns contre les autres, et si le devoir d'un souverain est d'offrir aux aveugles déesses de la guerre des hécatombes humaines sans cesse renouvelées. Aussi c'est dans cette toile que Gros s'est montré le plus humainement intelligent. » L'exécution du *Champ de bataille d'Eylau* répond pleinement à l'élévation de la pensée. Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire le jugement porté à cet égard par un des biographes de Gros : « La touche est judicieusement variée en raison de la nature des objets, dit M. Delestre. Les plans largement et fortement accentués, les figures du premier rang reproduisent habilement les descendants des Scythes et l'âpreté de la saison; le type des têtes répond aux actes de chacun des personnages. Les draperies sont heureusement agencées, malgré l'exiguïté des uniformes; il est vrai que Gros les a, autant que possible, enrichis par des fourrures, mais les vêtements des chefs seuls en portent; les habits étroits des soldats en sont dépourvus. Les chevaux sont peints comme Gros savait les peindre; le cheval de l'empereur et celui de Murat sont d'une étonnante vérité; ces animaux vivent et se meuvent. Le coloris de la *Bataille d'Eylau* se soutient par la vigueur et l'opposition de teintes solides et transparentes avec la difficulté résultant de l'effet de la neige. La chaleur et la hardiesse de la brosse ont pu neutraliser les exigences de cette condition expresse. » La *Bataille d'Eylau* restera comme l'une des productions les plus originales, les plus populaires de notre école. Elle a été gravée par Wallot, dont le burin intelligent a bien rendu le sentiment de l'original. Gros fut satisfait de la traduction; c'est assez en faire l'éloge. Il en existe d'autres gravures par Oortman, par Réveil (au trait), par Gusmand (sur bois).

A la suite du concours où l'esquisse de Gros remporta le prix, Napoléon fit remettre à l'artiste la pelisse et le chapeau qu'il portait à la bataille d'Eylau. La grande toile que nous venons de décrire parut au Salon de 1808 et y produisit un effet immense. Lors de la clôture de cette exposition, l'empereur fit une distribution de croix à plusieurs artistes désignés par le ministre et affecta de passer à plusieurs reprises devant Gros, sans lui adresser la parole; mais, revenant tout à coup sur ses pas, il s'arrêta devant le peintre d'*Eylau*, se mit à sourire malicieusement et détacha sa propre décoration qu'il remit à l'artiste, en le tutoyant familièrement, « façon ingénieuse, dit M. Ch. Blanc, de doubler le prix d'une faveur par l'ironie d'un impossible refus. »

Le *Champ de bataille d'Eylau* fut payé à l'artiste 16,000 fr.

H. Bellangé a retracé la bataille même dans une composition qui a été lithographiée par Marin-Lavigne. Une aquarelle sur le même sujet a été exécutée par Siméon Fort (Salon de 1836) pour les galeries de Versailles.

EYLÉIDE s. f. (eï-lé-i-de). Arachn. Groupe d'aranéides, non adopté.

EYLERT (Rulemann-Frédéric), théologien allemand, né à Hamm, dans la Marche, en 1770, mort en 1852. Il succéda à son père comme prédicateur dans sa ville natale, et devint ensuite prédicateur de la cour à Potsdam. En 1818, il devint évêque de Sack et membre du conseil d'Etat. Il a écrit : *Observations sur les fécondes vérités du christianisme* (Dortmund, 1803); *Homélies sur les paraboles de Jésus* (Halle, 1806), etc., etc.

EYMA (Xavier), littérateur français, né en 1816 à Saint-Pierre (Martinique). Après avoir fait partie, de 1835 à 1846, de l'administration de la marine, il fut chargé, tant par le ministre de la marine que par celui de l'instruction publique, de missions scientifiques aux Antilles et dans l'Amérique du Nord, et rédigea des rapports sur l'état de l'instruction primaire dans ces pays. M. Xavier Eyma débuta, comme littérateur, par des romans, des articles littéraires, et publia, en 1840, le *Médaillon;* en 1841, *Emmanuel;* en 1852, le *Grand cordon et la corde;* en 1853, le *Masque blanc.* Mais la partie principale de ses œuvres et la seule qui ait donné quelque notoriété à son nom, c'est la série de ses livres sur l'Amérique, commencée en 1853 et qu'il a continuée pendant six ans environ, dans l'ordre suivant : la *République américaine* (2 vol.), les institutions et les hommes; les *Trente-quatre étoiles de l'Union américaine,* histoire des Etats et des territoires; les *Peaux-Noires* (1 vol.), scènes et mœurs de l'esclavage; les *Peaux-Rouges,* mœurs et condition des Indiens (1854, 1 vol.); les *Femmes du nouveau monde* (1855, 1 vol.); le *Trône d'argent* (1 vol.); le *Roi des tropiques,* fondation des colonies (1 vol.); *Aventuriers et corsaires* (1 vol.); *Scènes de mœurs et voyages dans le nouveau monde* (1860, 1 vol.); la *Vie dans le nouveau monde* (1862, 1 vol.); *Légendes et chroniques du nouveau monde,* etc.

En 1854, il essaya du journalisme financier et industriel; il fut un des rédacteurs du *Journal des actionnaires,* et publia, en 1855, une brochure intitulée : *De la circulation des coupons à revenu fixe.* Il ne tarda pas à quitter cette spécialité pour aller à Nice, où il fonda et rédigea pendant trois ou quatre ans le *Journal de Nice.* Revenu à Paris en 1866, il écrivit dans plusieurs journaux, fit dans la *Liberté* un compte rendu bibliographique sous le titre de *Monde littéraire,* et devint, en 1867, un des rédacteurs de l'*Epoque,* dans laquelle il continua à écrire malgré divers changements très-marqués dans la ligne politique de ce journal. Il a aussi fourni, vers cette époque, des correspondances à un journal franco-anglais peu répandu, l'*International.* Nous citerons encore de lui : le *Roman de Flavio* (1862, in-18); les *Poches de mon parrain* (1863, in-18); la *Chasse à l'esclave* (1866, in-18); la *Mansarde de Rose* (1867, in-18), etc.

EYMAR (Ange-Marie, comte D'), littérateur et homme politique français, né à Marseille vers 1740, mort à Genève en 1803. Il fut député par la noblesse de Forcalquier et de Sisteron aux états généraux de 1789, et s'y montra partisan des idées nouvelles. En 1790, il fit voter une statue à J.-J. Rousseau et une pension à sa veuve; l'année suivante, il fit accorder à l'auteur de l'*Emile* les honneurs du Panthéon. Eymar s'éclipsa pendant la Terreur; il reparut sous le Directoire, fut nommé ambassadeur à Turin (1796) et ne fut pas étranger à l'abdication de Charles-Emmanuel. Devenu préfet du Léman, il se montra protecteur éclairé et enthousiaste des sciences, des arts et de l'humanité. On a de lui : *Réflexions sur la dernière division du royaume* (1790, in-8°); *Opinion sur la suppression des ordres religieux* (1790, in-8°); *Amusements de ma solitude, mélanges de poésie* (Paris, 1802, 2 vol. in-12); *Notice sur le dernier voyage de Dolomieu* (*Moniteur* n° 130), etc., etc.

EYMAR (Claude), moraliste français, né à Marseille en 1748, mort près de Nîmes en 1822. La lecture de l'*Emile,* de Rousseau, l'arracha presque soudainement à la vie de dissipation à laquelle il s'était abandonné après ses études. La reconnaissance l'amena à Paris (1774), et il parvint, non sans peine, à faire quelques visites au sauvage Genevois, confiné alors rue Plâtrière, et à qui il voua jusqu'à la fin de sa vie une sorte de culte. En 1793, il quitta Marseille pour s'établir à Nîmes et fit partie de l'Académie de cette ville. Tous les ouvrages d'Eymar ont été inspirés par Jean-Jacques, presque tous ont pour sujet Jean-Jacques lui-même : *Mes visites à Jean-Jacques Rousseau; Examen du jugement de Servan sur les ouvrages de Rousseau; Question politique : Rousseau pouvait-il renoncer à sa patrie? Analyse du* Contrat social; *Coup d'œil sur l'*Emile; *De l'influence de la sévérité des peines sur les crimes,* discours couronné par l'Académie de Marseille en 1817; des *Mémoires* insérés dans les *Notices des travaux de l'Académie du Gard.*

EYMERIC (Nicolas), canoniste et inquisiteur espagnol, né à Girone vers 1320, mort en 1399. Il entra en 1334 dans l'ordre de Saint-Dominique et fut fait inquisiteur général du royaume d'Aragon en 1356. Eymeric débuta par envoyer au supplice Nicolas de Calabre. Il s'acharna ensuite avec une rigueur impitoyable sur les disciples de Raymond Lulle. Le prince Jean d'Aragon crut devoir bannir de ses Etats ce trop fidèle défenseur de la foi catholique. Eymeric se réfugia à Avignon, où le pape le reçut avec beaucoup d'empressement. L'auteur de son épitaphe le loue de deux choses : d'avoir écrit onze volumes, et d'avoir, pendant quarante ans, *combattu vaillamment* pour la foi, combats sanglants, comme ceux que livre le bourreau, et qui ne sont pas plus dangereux que ceux de l'exécuteur des hautes œuvres. Quant aux onze volumes, nous n'en citerons qu'un seul, qui a été souvent réimprimé : *Directorum inquisitorium* (Barcelone, 1503). Ce précieux manuel a fait couler bien des larmes et du sang; une seule chose pouvait, sinon le faire oublier, au moins affaiblir l'horreur qu'il inspire : Torquemada, qui eut à se servir de ce manuel, le trouva trop doux et crut devoir le remplacer par un autre. Il faut vivement regretter que de pareils livres et de pareils hommes aient pu trouver des apologistes; il faut regretter plus encore peut-être que d'autres, comme les auteurs de la *Biographie* de Michaud, n'osant s'abandonner à l'indignation qu'ils éprouvent comme nous, cherchent à Eymeric et à l'inquisition elle-même des explications et des excuses.

EYMERY (Alexis-Blaise), littérateur français, né à Saintes en 1774, mort à Neuilly-sur-Seine en 1854. Ayant perdu un emploi qu'il avait au ministère de la guerre, il ouvrit à Paris une librairie dont il se défit en 1830. A partir de ce moment, il s'occupa uniquement d'écrire des livres à l'usage de la jeunesse. Parmi ces ouvrages, qui ont eu plusieurs éditions, nous citerons : les *Délassements de mon fils* (Paris, 1829, 2 vol. in-12); *Jean et Julien* (Paris, 1830); *Thérèse* ou la *Petite sœur de charité* (Paris, 1832); le *Vendéen* (Paris, 1832); *Petit Pierre et Michelette* (Paris, 1833); la *Psyché des jeunes personnes* (Paris, 1834); *Bilboche* (Paris, 1835); le *Passe-temps de la jeunesse* (Paris, 1835); *Michaël* (Paris, 1838); les *Délassements de ma fille* (Paris, 1840); l'*Ange de la maison* (Paris, 1842).

EYMET, bourg de France (Dordogne), ch.-l. de cant., arrond. et à 25 kilom. S.-O. de Bergerac, sur le Dropt; pop. aggl., 1,351 hab. — pop. tot., 1,847 hab. Restes de l'ancien château d'Eymet, d'une enceinte et de quelques maisons gothiques. Débris d'antiquités romaines. Bel hôtel de ville moderne.

EYMOUTIERS, ville de France (Haute-Vienne), ch.-l. de cant., arrond. et à 41 kilom. S.-E. de Limoges, sur la rive gauche de la Vienne; pop. aggl., 2,051 hab. — pop. tot., 3,888 hab. Collége communal. Tanneries. Commerce de cire. L'église paroissiale, bel édifice des styles roman (Xe siècle) et gothique (XVe siècle), possède de précieux reliquaires et des vitraux très-remarquables. On voit aussi à Eymoutiers un pont d'une grande hardiesse sur la Vienne. Beaux sites dans les environs.

EYNARD (Jean-Gabriel), philhellène français, né à Lyon en 1775, mort en 1863. Il prit une part active à la défense de Lyon en 1793, et, après la chute de cette ville, il dut se réfugier à Genève, où il arriva déguisé en femme. De là il passa à Gênes, où il fonda avec son frère une maison de commerce. Il y trouva une nouvelle occasion de montrer son courage en combattant sous les ordres de Masséna (1800). La fortune d'Eynard, déjà considérable, fut notablement accrue par un emprunt qu'il négocia en 1801 pour le roi d'E-

trurie. Abandonnant ensuite son commerce il passa au service de la reine d'Etrurie, qui n'eut qu'à se louer du zèle, de l'habileté et de la probité d'Eynard. En 1816, il rendit des services analogues à Ferdinand, grand-duc de Toscane, dont il parvint à rétablir les finances. De retour à Genève, Eynard, dont la capacité financière n'avait nullement éteint le zèle naturel pour toute cause généreuse, se sentit vivement attaché par les événements de la Grèce, et résolut dès lors de travailler de tout son pouvoir à l'affranchissement de ce malheureux pays. Bientôt il devint, par sa capacité reconnue et par son ardeur à la fois vive et éclairée, comme le centre du mouvement qui ébranla l'Europe. Il fonda des comités, il contracta des emprunts, il ouvrit des souscriptions, il expédia des convois d'armes et de vivres, et enfin contribua puissamment à la signature du traité entre les trois puissances dont la coopération devait assurer le triomphe de la cause des Grecs. Eynard ne s'arrêta pas là : la Grèce était libre, mais il fallait l'organiser, la constituer, la mettre en voie de se passer de la dangereuse tutelle des autres puissances. Un million et demi était nécessaire pour solder les troupes et les empêcher de se révolter; la France et la Russie refusant d'avancer cette somme, Eynard la donna (1829). Plus tard, en 1847, lord Palmerston demandait 500,000 fr. à la Grèce, qui ne pouvait les fournir et allait peut-être supporter les plus graves conséquences de son insolvabilité; Eynard fournit la somme réclamée. Nous devons ajouter qu'Eynard, modeste autant que zélé, n'a jamais consenti à faire un voyage en Grèce, où tant d'amis l'appelaient, où tant d'ovations l'attendaient. Eynard est auteur de *Lettres et documents officiels relatifs aux divers événements de Grèce* (Paris, 1831).

EYNDE (Jacob VAN DEN), écrivain allemand, né à Delft vers 1575, mort dans son château de Halmstædt en 1614. Il suivit d'abord la carrière des armes, qu'il abandonna de bonne heure pour se livrer à son goût pour les lettres. Il a écrit : *Poemata* (Leyde, 1611, in-4°); *Chronique de Zélande* (Middelbourg, 1634, in-4°, en latin); *Traité,* également en latin, *sur les danses des anciens,* ouvrage qui n'a pas été imprimé.

EYNDEN (Jacques VAN), peintre néerlandais, né à Nimègue en 1733, mort vers 1800. Il fut élève de son père. Il est connu surtout par ses dessins de batailles et ses sujets de genre, animaux, fleurs, fruits, etc. Il avait étudié la numismatique et les langues anciennes. — Roland VAN EYNDEN, son neveu, né à Nimègue en 1747, mort en 1819, s'adonna aussi à la peinture, mais il est plutôt connu par ses écrits : *Sur le goût national de l'école hollandaise dans le dessin et la peinture* (Harlem, 1787, in-4°); *Nouvelles particularités au sujet des peintres Jean et Hubert van Eyck* (1813); *Histoire des peintres des Pays-Bas* (Harlem, 1816-1817, 2 vol.), en collaboration avec Villigen. Cet ouvrage, qui commence aux peintres qui vivaient vers le milieu du XVIIIe siècle, est le supplément indispensable des ouvrages de Van Mander, d'Houbraken, de Campo, de Van Gool, de Descamps, etc.

EYNDHOVEN, ville de Hollande. V. EINDHOVEN.

EYNE, bourg et commune de Belgique, province de la Flandre-Orientale; arrond. et à 3 kilom. N. d'Audenarde, sur l'Escaut; 2,560 hab. Fabriques de belles toiles de coton; distilleries, brasseries.

EYNHOUEDTS ou **EYNHOVECK** (Romuad ou Rombaut), graveur flamand, né à Anvers en 1605, ou en 1631 selon d'autres; on ignore l'époque de sa mort. Il a gravé à l'eau-forte plusieurs sujets d'après Rubens et Schut, avec plus de force et d'énergie que de correction. On cite surtout, d'après Rubens : la *Paix et la félicité d'un Etat; Jésus sortant du tombeau;* une *Adoration des rois;* un *Saint Paul,* etc.

EYOS ou **AYOS**, nom d'une peuplade africaine, dans la Nigritie maritime, au S. du Soudan, au N.-E. du Dahomey et près des montagnes de Kong. Leur roi peut, dit-on, mettre 100,000 hommes sous les armes.

EYPRÉPIE s. f. (èï-pré-pî — du gr. *eupreреia*, beauté). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des chélonides.

EYRA s. m. (èï-ra). Mamm. Nom d'un carnassier du genre chat.

EYRAGUES, bourg et commune de France (Bouches-du-Rhône), cant. de Château-Renard, arrond. et à 40 kilom. N.-E. d'Arles, sur la petite rivière du Réal; pop. aggl., 1,893 hab. — pop. tot., 2,583 hab. Récolte et commerce de blé; vin, foin, garance, soie. Distillerie d'eau-de-vie.

EYRER (Jacques), poëte dramatique allemand. V. AYRER.

EYRIÈS (Jean-Baptiste-Benoît), géographe et écrivain français, né à Marseille en 1767, mort à Graville en 1846. Après avoir longtemps voyagé dans le nord de l'Europe et avoir fait quelques expéditions commerciales dans les diverses parties du monde, il vint à Paris en 1794 pour faire délivrer son père, qui était retenu comme suspect, et retourna dans la capitale en 1805, pour s'y fixer d'une manière définitive. Il fut l'un des fondateurs et le président honoraire de la Société géographique; il devint membre de la Société asiatique, membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1839). Eyriès était doué d'une mémoire prodigieuse et possédait un grand nombre de langues vivantes. Bien des personnes se rappellent encore avoir vu un petit vieillard vêtu à l'antique, coiffé d'un chapeau à larges bords et bouquinant le long des quais : c'était Eyriès, qui travaillait à meubler à la fois sa vaste mémoire et sa riche bibliothèque. Malheureusement, un déplorable accident vint mettre un terme à cette ardeur laborieuse : en 1844, une attaque d'apoplexie, avant-coureur d'une mort prochaine, affaiblit les facultés mentales d'Eyriès et lui rendit impossible tout travail d'intelligence. Du reste, la liste de ses ouvrages était déjà extrêmement longue, et nous sommes réduit à choisir parmi tant d'œuvres estimables : *Voyage de découvertes dans la partie septentrionale de l'océan Pacifique* (Paris, 1807, in-8°); *Bibliomappe* (1824, in-4°); *Abrégé de géographie moderne* (Paris, 1827, 2 vol. in-8°); *Abrégé de l'histoire générale des voyages,* pour continuer La Harpe (Paris, 1830, 2 vol. in-8°); *Voyage en Asie et en Afrique* (Paris, 1834, in-8°); *Notice sur Alexandre Burnes* (Paris, 1842, in-8°); le *Danemark* (Paris, 1846, in-8°, dans la collection de l'*Univers pittoresque*); *Chronologie historique des rois d'Angleterre de 1770 à 1827,* dans la continuation de l'*Art de vérifier les dates,* etc., etc., etc. On lui doit, en outre, un nombre très-considérable de traductions de l'anglais et de l'allemand. Enfin, il a collaboré aux *Annales des voyages* de Malte-Brun, aux *Nouvelles annales des voyages,* à la *Biographie universelle* de Michaud, à l'*Encyclopédie moderne,* au *Nouveau dictionnaire géographique,* à l'*Encyclopédie des connaissances utiles,* à la *Collection des costumes, mœurs et usages de tous les peuples* (in-18), etc.

EYRING (Elie-Martin), théologien allemand, né à Fechheim (Saxe-Cobourg) en 1673, mort en 1739. Après avoir été inspecteur aulique à Cobourg et pasteur en divers lieux, il devint, en 1736, évêque protestant de Rodach, en Franconie. Il a écrit : *Dissertationes duo de ortu et progressu christianæ religionis in Francia orientali; Vita Ernesti Pii, ducis Saxoniæ* (Leipzig, 1704, in-8°); le *Mystère dévoilé,* en allemand, etc., etc. — Son fils, Louis-Salomon EYRING, mort à Giessen, professa à la faculté d'Iéna. Il a laissé : *Commentarius de rebus Franciæ orientalis* (Altdorf, 1732, in-4°); *Vita Sebastiani de Rotenham* (Iéna, 1739, in-4°).

EYRINI D'EYRINIS (M.-E.), médecin russe, né dans la seconde moitié du XVIIe siècle. Il vint s'établir de bonne heure dans le comté de Neuchâtel et y professa la langue grecque. En 1710, il découvrit, dans le Val-de-Travers, une mine d'asphalte, et céda ses droits à un Français appelé La Sablonière, qui introduisit cette matière en France. Eyrini a écrit : *Dissertation sur l'asphalte ou ciment naturel* (Paris, 1721, in-12); *Description des lois des mines* (Besançon, 1721, in-12); *Avis sur l'usage des asphaltes* (in-12), et enfin une réponse à une critique injuste du *Journal des savants,* sous ce titre bizarre : *Réponse à un extrait du* Journal des savants, *page 110, hébraïque, grecque, latine et française : Asphaltasphalia prima, seu invertibilis bituminis veritas ac securitas, cum aliis asphastalphaliis et alytisteria,* ou *Véritable histoire de la découverte de la mine d'asphalte* (1722, in-12).

EYSARCORISE s. f. (èï-sar-ko-ri-ze). Entom. V. EUSARCORISE.

EYSEL (Jean-Philippe), médecin allemand, né à Erfurt en 1652, mort en 1717. Il devint, à partir de 1687, professeur de médecine, d'anatomie et de chirurgie à l'université de sa ville natale, et fut élu membre de l'Académie des Curieux de la nature en 1715. Eysel a écrit un grand nombre de dissertations, de monographies botaniques, où l'on trouve des observations curieuses et des traités, parmi lesquels nous citerons : *Dissertatio de chocolatæ usu et abusu* (Erfurt, 1694, in-4°); *Dissertatio de herniis* (Erfurt, 1697, in-4°); *Compendium anatomicum* (Erfurt, 1698, in-8°); *Compendium physiologicum* (Erfurt, 1698, in-8°); *Compendium lexicologicum* (Erfurt, 1701, in-8°); *Compendium pathologicum* (Erfurt, 1699, in-8°); *Compendium chirurgicum* (Erfurt, 1714); *De tributo lunari in virgine retento* (Erfurt, 1701), etc. Les principaux écrits d'Eysel ont été publiés après sa mort sous le titre de *Opera medica et chirurgica* (Francfort, 1718). — Son frère, André EYSEL, suivit également la carrière médicale. Il a écrit : *Dissertatio de febre infantum putrida* (Erfurt, 1693, in-4°); *De chylo secundum et præter naturam* (Erfurt, 1694, in-4°); *Dissertatio de passione colica* (Erfurt, 1716, in-4°).

EYSÉLIE s. f. (èï-sé-lî — du gr. *eu,* bien; *sélia,* crible). Bot. Syn. de CAILLE-LAIT ou GRATERON.

EYSENHARDTIE s. f. (èï-sé-nar-tî — de *Eysenhardt,* savant allem.). Bot. Genre d'arbres, de la famille des légumineuses, tribu des lotées, dont l'espèce type croît au Mexique.

EYSSADE s. f. (èï-sa-de). Agric. Sorte de pioche en usage en Provence.

EYSSE, hameau de France (Lot-et-Garonne), dépendant de Villeneuve-sur-Lot; 1,600 hab. Ce hameau s'est formé autour d'une ancienne abbaye de bénédictins, transformée en maison de détention pour onze départements.

EYSSON (Henri), médecin hollandais, né à Groningue, vivait au XVIIe siècle. Il fut reçu docteur en 1658, et devint directeur du nouvel amphithéâtre construit sur sa demande dans sa ville natale. On lui doit : *De officio omenti* (Groningue, 1658, in-4°); *Tractatus anatomicus et medicus de ossibus infantis* (Groningue, 1659, in-12); *Collegium anatomicum* (Groningue, 1662, in-12); *De fœtu lapide facto* (Groningue, 1661, in-4°), etc., etc.

EYSSON (Rodolphe), médecin et naturaliste hollandais, né à Groningue, mort en 1706. Il étudia la botanique comme d'autres ont fait des voyages, dans les livres. On a de lui : *Sylvæ virgilianæ prodromus* (Groningue, 1695, in-12); *Dissertatio de fago* (Groningue, 1700, in-12); *Dissertatio de functionibus microcosmi* (Groningue, 1704, in-4°).

EYSYMONT (l'abbé Martin), poëte polonais, né dans la Volhynie en 1735, mort à Varsovie en 1812. Il est célèbre par un genre de lâcheté heureusement fort rare dans son héroïque pays : il adressa, en d'excellents vers d'ailleurs, aux princes ennemis de la Pologne, de basses flatteries. On raconte que le regret d'un pareil acte l'a accompagné jusqu'au tombeau. On a de lui, outre ces lâches flatteries : le *Manuel de l'honnête homme,* poëme (Varsovie, 1779); *Palémon et Galatée,* etc., etc.

EYTELWEIN (Jean-Albert), ingénieur allemand, né à Francfort en 1764, mort vers 1840. Il s'engagea, à l'âge de quinze ans, dans un régiment d'artillerie, et quitta ensuite le service avec le grade de lieutenant. Devenu membre du conseil des bâtiments en Prusse, il fut chargé de régulariser le cours de plusieurs rivières, construisit quatre ports et créa un système de poids et mesures pour la Prusse. Il est surtout connu par son appareil à bande de papier, qu'on a depuis appliqué avec succès à tous les genres de dynamomètres. Eytelwein imagina cet appareil pour déterminer par l'expérience les lois du mouvement de la soupape d'un bélier hydraulique. La bande de papier recevait d'un rouage d'horlogerie un mouvement de translation uniforme dans un sens perpendiculaire à la marche de la soupape. Cette soupape portait un crayon dont la pointe traçait une courbe sur le papier. L'abscisse de cette courbe pouvait servir de mesure au temps; son ordonnée faisait connaître le chemin parcouru.

Lorsqu'on adapte l'appareil d'Eytelwein à un dynamomètre, on donne à la bande de papier un mouvement semblable à celui du corps auquel la force est appliquée; le travail de cette force est mesuré par l'aire de la courbe tracée par le crayon fixé au ressort. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Comparaison des poids et mesures adoptés dans les Etats prussiens* (Berlin, 1798); *Manuel de la mécanique des corps solides et de l'hydraulique* (Berlin, 1801); *Manuel de perspective* (Berlin, 1810); *Principes d'analyse géométrique* (Berlin, 1824, etc.).

EYTZING ou **EYZINGER** (Michel D'), historien allemand, né en Autriche, vivait au XVIe siècle. Il fut envoyé en 1563, en qualité de diplomate, au concile de Trente, par l'empereur Ferdinand Ier. Sous Maximilien II, il remplit diverses missions, notamment près de la diète d'Augsbourg (1566) et près du duc d'Albe (1568), et fut témoin des troubles de la Belgique sous l'administration de ce dernier. On lui doit : *Pentaplus regnorum mundi* (Anvers, 1579, in-4°); *De leone belgico* (Cologne, 1583, in-fol.), ouvrage précieux pour l'histoire et où l'auteur a fait preuve d'une rare indépendance; *Principum hac ætate in Europa viventium paralipomena* (Cologne, 1592, in-8°).

EYWANOWITZ ou **IWANOWICZ**, ville de l'empire d'Autriche, en Moravie, gouvernement et à 35 kilom. N.-E. de Brunn, sur l'Hanna; 2,017 hab. Ancien château fort, appartenant à la famille d'Auersperg.

EYZIES (LES), hameau de France (Dordogne), comm. de Tayac, cant. de Saint-Cyprien, arrond. et à 30 kilom. de Sarlat, au confluent de la Vézène et de la Beune, au pied d'une chaîne de rochers percés de grottes renfermant des ossements de rennes, et sur les flancs desquels se montrent les ruines pittoresques d'un château fort du moyen âge.

EYZINES, bourg et commune de France (Gironde), canton de Blanquefort, arrond. et à 7 kilom. N.-O. de Bordeaux, sur la rive droite de la Jalle; pop. aggl., 650 hab. — pop. tot., 2,847 hab. Récolte et commerce de céréales, vins et bois. Belles sources, utilisées par la ville de Bordeaux.

ÉZAN ou **ÉZANN** s. m. (é-zan). Annonce de chacune des cinq prières que les Turcs font chaque jour : *L'*ÉZAN *se fait du haut des minarets par la voix des muezzins.*

ÉZANVILLE (Renaut), poëte et inventeur français, né au Val-de-Marremont, près de Langres, vers 1560, mort à Paris vers 1620. Il parcourut une grande partie de l'Europe et de l'Asie, et se proposa de faire le récit détaillé de ses pérégrinations. En attendant, il donna au public un petit livre intitulé : *Invention nouvelle des esperviers et globes de guerre, du grand chiffre indéchiffrable et d'une salière qui ne verse point. Plus, quatre-vingts quatrains sententieux servent de préceptes à l'utilité d'un chacun; 100 vers dédiés aux filles légères, et d'autres choses qu'on peut voir en la page suivante* (Paris, 1610, in-12). On voit qu'il voulait joindre l'utile à l'agréable; mais l'agréable s'est trouvé fort ennuyeux. Quant à l'utile, voici le succès qu'ont eu les inventions d'Ezanville : l'*esperuier* éclatait souvent entre les mains de ceux qui s'en servaient; les globes de guerre sont de grandes chausse-trapes bien moins efficaces que les chausse-trapes ordinaires; le chiffre indéchiffrable ne put être déchiffré par ceux qui essayèrent de s'en servir; la salière qui ne se verse point est une application puérile d'une idée ingénieuse, la double suspension de Cardan. Il paraît cependant qu'Ezanville avait un véritable esprit d'invention. On raconte qu'en 1608 il fit, dans l'île Louviers, un feu d'artifice auquel il mit le feu à l'aide d'une aiguière d'eau. Les artificiers de nos jours trouveraient peut-être quelque difficulté à user du même procédé.

EZCARAY, ville d'Espagne, province et à 39 kilom. S.-O. de Logroño, sur la rive gauche de l'Oja; 3,800 hab. Collége, hôpital; nombreuses fabriques d'étoffes de laine; poterie. Mine de cuivre.

EZDÉMIR ou **OUZDÉMIR**, général turc, né en Circassie, mort à Dewarouwa (Nubie) en 1559. Le pacha Awis, beglerberg du Yémen, ayant été assassiné en 1547, Ezdémir saisit l'autorité et punit les meurtriers. Nommé lui-même gouverneur du Yémen, en 1549, il poursuivit avec ardeur la destruction des Zéidis et avait entrepris la conquête de l'Abyssinie lorsque la mort vint mettre fin à ses succès. Pendant son administration, il sut se faire aimer par sa bonté, par sa sagesse, par son courage et par la simplicité de sa vie.

ÉZÉCHIAS (en hébreu *Hizkia*), roi de Juda, fils et successeur d'Achaz, né en 748, mort en 694 av. J.-C. Il monta sur le trône en 723, à l'âge de vingt-cinq ans, se signala aussitôt par l'ardeur qu'il mit à combattre l'idolâtrie, détruisit les statues des faux dieux, ordonna de renverser le serpent d'airain élevé par Moïse dans le désert, parce qu'il était devenu l'objet d'un culte superstitieux, fit rouvrir les portes du temple, fermées sous le règne de son père, et rétablit la célébration de la pâque. En même temps, Ezéchias refusa de payer le tribut que les Juifs devaient aux Assyriens, et marcha contre les Philistins, qu'il vainquit. Il régnait depuis quatre ans, lorsque le roi des Assyriens, Sennachérib, s'empara du royaume d'Israël. Prévoyant le danger qui le menaçait, le roi de Juda fit alliance avec le roi d'Egypte, mais n'en reçut aucun secours, lorsque Sennachérib, poursuivant ses conquêtes, pénétra dans les Etats d'Ezéchias et s'empara des principales places fortes. Sentant son impuissance à résister, ce dernier se vit contraint d'offrir au vainqueur un tribut et de faire enlever jusqu'aux lames d'or des portes du temple pour payer 300 talents d'argent et 50 d'or. Loin d'être désarmé par les concessions du roi de Juda, le roi d'Assyrie envoya des ambassadeurs à Ezéchias pour exiger une entière soumission. A cette demande, le fils d'Achaz déchira ses vêtements, se couvrit de cendres et s'adressa au prophète Isaïe pour savoir ce qu'il avait à faire. Sur son conseil, il résolut de résister, et força le roi Sennachérib à prendre la fuite, après lui avoir tué 185,000 hommes. Cette victoire peu vraisemblable avait été, dit-on, remportée avec l'aide de Dieu et par l'intercession du prophète Isaïe, qui guérit en outre le roi d'un ulcère en appliquant des figues sèches sur la plaie. Ezéchias rendit grâces à Dieu pour cette guérison miraculeuse, par un cantique qui se trouve au chapitre XXXVIII de Jérémie. Quelques rabbins attribuent à ce roi une connaissance approfondie des mathématiques et une réforme du calendrier. D'après Eusèbe, il détruisit ou supprima plusieurs livres de Salomon, qu'il considérait comme étant d'une lecture dangereuse pour le peuple. Il avait fait construire à Jérusalem des aqueducs et un grand réservoir pour la fournir d'eau. Son fils Manassé lui succéda.

ÉZÉCHIEL (en hébreu *Khizkiel*, *celui que Dieu fortifie*), le troisième des grands prophètes, vivait au VIe siècle av. notre ère. Il fit partie des Juifs que Nabuchodonosor emmena captifs à Babylone. Sous le roi Jéchonias (vers 599 av. J.-C.), il reçut de Dieu le don de prophétie durant la captivité et l'exerça pendant vingt-quatre ans. Une tradition contestée rapporte qu'il fut assassiné par un juge de sa nation, on ignore à quelle époque. Le livre de ses prophéties, en quarante-huit chapitres, quoique inférieur à ceux d'Isaïe et de Jérémie sous le rapport de l'inspiration et de l'élévation des pensées, est cependant remarquable par la chaleur, la véhémence et l'énergie; seulement, ses allégories, ses métaphores et le récit de ses visions sont trop souvent d'une obscénité dont les mœurs et les langues modernes ne peuvent supporter l'expression. Aussi, à une époque un peu plus rapprochée, les Hébreux défendirent la lecture d'Ezéchiel aux jeunes gens. « A côté de passages remarquables, dit Al. Bonneau, on en trouve dans ses prophéties